



ROMAN

Soudain Noël dernier

« **Montecristi** », de Jean-Noël Pancrazi (Gallimard, 144 pages, 12,90 €). — Il y a des mélancolies si profondes qu'elles se traduisent d'instinct en mélodies poignantes: l'écriture se fait violon ou hautbois, les phrases vibrent comme des cordes. Jean-Noël Pancrazi est de ces compositeurs spontanés; sa sensibilité décline toutes les gammes de la tristesse, du regret, de l'âge, jusqu'à nous fondre dans ses variations; c'est une ronde, avec ses retours entêtants.

On est à Saint-Domingue, dans le port de Montecristi, à deux encablures de Haïti. C'est Noël, le narrateur est seul à la terrasse du Chic Hôtel, il a quitté Paris un an plus tôt par amour pour Noeli, mais cet amour-là n'a pas pris: Noeli ne pense qu'à partir vers Puerto Rico l'américaine, à fuir ces fûts toxiques, largués par des cargos yankees, qui propagent une lèpre que les autorités laissent s'étendre, comme une image de leur propre corruption. Qu'y a-t-il de plus triste qu'une nuit de Noël en exil et en solitaire, à quoi fait écho la terrible question de Noeli: « *Pour qui tu vis, toi ?* »

Que Noeli ait pu avoir honte de lui gêne moins le narrateur que sa propre capacité à souffrir. Plus il découvre les plaies de ce faux paradis pour touristes où affluent des milliers de Haïtiens cherchant à échapper à la faim, plus il se sent requis de prendre sur lui la misère dominicaine. La poignante détresse des petits-enfants de Trujillo et de Balaguer, en pesant sur la sienne, réveille en lui de vieilles rêveries sacrificielles. Tantôt il se voit « expiant » ses désirs sous les coups de petits voyous, comme le héros de « Soudain l'été dernier », tantôt il se sent appelé à une sorte de sainteté laïque qui le verrait donner ses derniers biens pour nourrir ceux qui ont faim et soigner les victimes du parasito, qui rend chauve et aveugle.

De cette envie de disparaître, qui le conduira à quitter l'île, Jean-Noël Pancrazi a su tirer un récit terrible, pendant silencieux d'une musique de chambre où les violons feraient valoir, par contraste, la cacophonie d'une île féroce, une « *grande putain morale qui laisse mourir ses enfants* ». Poignant ■ CLAUDE ARNAUD